

CAROLE REYNAUD PALIGOT

Surréalistes et communistes, retour sur un engagement (1925-1935)

L'engagement des surréalistes au côté du parti communiste semble *a priori* bien connu: l'écho des esclandres entre André Breton et les dirigeants communistes des années vingt résonnent encore pour tous ceux qui se sont intéressés aux rapports entre les intellectuels et le parti communiste. Revenir aujourd'hui sur cette histoire mouvementée se justifie pour deux raisons. D'une part parce que certaines sources, et notamment leur correspondance¹, ont pu être consultées, permettant d'apporter des éléments nouveaux, de mettre au jour leurs doutes, leurs hésitations, mais aussi leurs ambitions. D'autre part, parce que les études consacrées à l'histoire politique du surréalisme se sont focalisées sur une problématique, certes légitime, celle de la lutte des surréalistes pour préserver à tout prix leur autonomie intellectuelle face aux directives communistes, mais ont négligé un autre enjeu. Pour comprendre la persévérance des surréalistes face à un parti qui s'éloigne de plus en plus, au fil des ans, de leur idéal et qui ne leur manifeste que mépris et dédain, il est nécessaire de prendre en compte l'*enjeu littéraire* qui fut au cœur de ce rapprochement.

Lorsqu'en 1925, les surréalistes se rapprochent du parti communiste, leur objectif est de prendre une part active à l'élaboration de sa ligne culturelle. S'estimant les uniques détenteurs de l'art révolutionnaire, ils vont chercher à en obtenir la reconnaissance par l'instance « officielle » de légitimation, le parti communiste. Or, l'obtention de cette reconnaissance suppose l'élimination des concurrents: les surréalistes s'engagent alors dans une lutte féroce contre les représentants d'autres orientations culturelles, et notamment contre Henri Barbusse, leur concurrent le plus sérieux². Pendant près de dix ans, alors que la ligne culturelle du parti n'était pas encore clairement fixée, les surréalistes ont lutté pour obtenir cette reconnaissance.

1. Les correspondances d'André Breton, Paul Eluard, Benjamin Péret, Georges Sadoul et André Thirion, déposées à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, sont consultables avec l'accord des ayants droit. Dans son testament, Breton a interdit la publication de sa correspondance avant un délai de cinquante ans après sa mort. Seule Marguerite Bonnet a eu l'autorisation, du vivant de l'auteur, d'en publier de courts extraits.

2. Cette concurrence a déjà été soulignée par Jean-Michel Péru, « Une crise du champ littéraire français: le débat sur la littérature prolétarienne 1925-1935 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, septembre 1991, p. 47-65.

Rencontrant l'hostilité des dirigeants français, ils n'hésitèrent pas à s'appuyer, souvent abusivement, sur les directives soviétiques.

Lorsque les surréalistes se rapprochent des communistes en 1925, l'orientation culturelle du régime soviétique leur est plutôt favorable: Lénine et Trotsky se sont montrés partisans d'un pluralisme littéraire et ont exprimé leur réserve par rapport à une littérature prolétarienne, émanant de la classe ouvrière. Jusqu'en 1928, l'orientation de la politique littéraire en Union soviétique oscille entre la volonté de développer une littérature prolétarienne, le soutien aux écrivains révolutionnaires et la sympathie envers les compagnons de route. Mais la rivalité entre les différents courants littéraires s'exacerbe et, de 1928 à 1932, les partisans de la littérature prolétarienne, avec à leur tête la puissante RAPP (l'Association panrusse des écrivains prolétariens), ne cessent de prendre de l'influence³.

Une force nouvelle au service de la révolution⁴

En 1925, les surréalistes manifestent publiquement leur désir de se rapprocher des communistes en signant trois textes qui paraissent dans *L'Humanité*⁵ et en publiant, avec l'équipe de la revue *Clarté*, un manifeste, *La Révolution d'abord et toujours*⁶. L'objectif des surréalistes apparaît dès cette époque: c'est dans le domaine culturel, et non dans le domaine politique, qu'ils souhaitent jouer leur rôle de révolutionnaires communistes⁷. S'estimant les uniques détenteurs de l'art révolutionnaire, ils ont pour ambition

3. Cf. Jean-Pierre A. Bernard, *Le Parti communiste et la question littéraire, 1921-1939*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1972; Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable. L'Internationale littéraire et la France, 1920-1932*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des idées», 1985; Jean-Michel Péru, *Des ouvriers écrivent. Le débat sur la littérature prolétarienne en France (1925-1935)*, Doctorat de l'Université Paris VII, 1987.

4. Assemblée générale du 5 octobre 1925: «Nous constituons une force, [...] une force nouvelle qui se met au service de la révolution» (*Vers l'action politique, juillet 1925-avril 1926*, présenté et annoté par Marguerite Bonnet, Paris, Gallimard, «Archives du surréalisme», t. 2, 1988, p. 36). Cette «assemblée générale» est en fait une des réunions qui rassemblèrent les surréalistes, les membres de la revue *Clarté* et ceux de la revue *Philosophies*.

5. Le premier, contre la guerre du Maroc, paraît en juillet; en août, ils signent une protestation contre la répression à l'égard des communistes en Pologne, puis une lettre ouverte aux autorités roumaines contre la répression en Bessarabie. Le PCF lance une importante campagne contre la guerre du Rif à l'automne 1924, soutenant le chef des tribus rebelles, Abd El Krim.

6. *Tracts surréalistes et déclarations collectives*, présentés et annotés par José Pierre, t. 1, 1922-1939, Paris, Losfeld, 1980, p. 54-56.

7. En novembre 1925, les surréalistes déclarent: «Une simple confusion de mots a permis à certains de croire qu'il existait une doctrine surréaliste de la révolution. Rien n'est plus faux [...]. Il n'y a jamais eu de théorie surréaliste de la révolution. Nous n'avons jamais cru à une "révolution surréaliste".» *L'Humanité*, 8 novembre 1925, dans *Tracts surréalistes, op. cit.*, p. 63-64.

de définir la politique culturelle du parti⁸. Partisans d'une subversion totale de la culture bourgeoise, ils déniaient tout intérêt aux écrivains bourgeois qui pourraient être considérés avec sympathie sous l'étiquette de « compagnons de route ». Ils s'opposent tout autant au concept de littérature prolétarienne. Leur position est explicitée en 1928 par Breton qui déclare ne pas croire à « la possibilité d'existence actuelle d'une littérature ou d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière ». La période que connaissent alors les régimes communistes n'étant qu'une période transitoire, la culture prolétarienne ne pourra être que celle de la société sans classes qui n'a pas encore vu le jour⁹. Dès 1925, les surréalistes annoncent clairement leur conception de l'art révolutionnaire. Ce ne peut être un art engagé, un art qui véhicule des messages politiques, dans la mesure où « une œuvre est révolutionnaire non pas si elle est empreinte des idées révolutionnaires dans le domaine moral ou social, mais si elle détruit des formes et des manières de penser admises dans le domaine de l'art¹⁰ ».

À l'automne 1925, les premiers engagements surréalistes au côté des communistes éveillent l'intérêt de ces derniers. Plusieurs articles de *L'Humanité* leur sont favorables, et leur « évolution vers le communisme » est appréciée¹¹. Leurs contacts avec l'équipe de *Clarté* leur ouvrent les portes du quotidien communiste. Marcel Fourier, qui est alors responsable de la page culturelle de *L'Humanité*, leur permet de tenir une rubrique collective signée « les Bolcheviks », au sein de laquelle ils mènent une sévère critique contre le monde littéraire bourgeois. Mais, dès février 1926, la querelle éclate à la suite des violentes attaques de Marcel Fourier contre Henri Barbusse dans les colonnes de *Clarté*. Lors de la réunion du Bureau politique du 26 février, Barbusse obtient le soutien des dirigeants communistes qui demeurent très méfiants envers le « groupuscule » surréaliste. Le Bureau politique refuse de soutenir le projet d'une revue, *La Guerre civile*, élaboré par les surréalistes et l'équipe de *Clarté*. Dans les mois qui suivent, la rubrique des « Bolcheviks » cesse tandis que Barbusse devient directeur littéraire du quotidien communiste. Il y expose ses thèses culturelles et critique l'art surréaliste¹². Du côté russe, le scepticisme est

8. En octobre 1925, ils déclarent que « l'art surréaliste est le seul révolutionnaire en France », et se donnent pour objectif de « critiquer objectivement les activités révolutionnaires intellectuelles », *Vers l'action politique*, *op. cit.*, p. 49 et p. 66.

9. Réponse à l'enquête de *Monde* sur la littérature prolétarienne en 1928, repris dans André Breton, *Second manifeste du surréalisme*, dans *Œuvres complètes*, éd. Marguerite Bonnet, t. 1, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1988, p. 804-805.

10. Procès-verbal de l'assemblée du 5 octobre 1925, document figurant dans les archives de Michel Leiris. Cf. Michel Leiris, *Journal 1922-1989*, Paris, Gallimard, 1992, p. 113.

11. *L'Humanité*, 21 septembre, 8 novembre et 7 décembre 1925.

12. Le scepticisme à l'égard des surréalistes est largement partagé par les membres du Bureau politique, dont la composante ouvrière ne cesse de se renforcer. Marcel Cachin déclare que la lecture de leurs écrits lui fait craindre qu'ils n'aient pas des « sentiments profondément prolétariens » (Bureau politique du 11 février 1926); pour Marion, la politique culturelle du parti doit viser à regrouper « le plus grand nombre possible d'écrivains

de rigueur face au surréalisme qui est considéré comme une simple « proclamation d'anarchisme politique et culturel¹³ ». Breton riposte en traitant Barbusse de « vieil emmerdeur bien connu », de « fumiste de la pire espèce », l'accusant de défendre des conceptions littéraires rétrogrades. Il entend démontrer que Barbusse ne mérite en aucune façon le rôle d'éclairer culturel qui lui a été confié et réaffirme la volonté des surréalistes de contribuer à l'action révolutionnaire dans leur domaine de compétence, c'est-à-dire dans le domaine culturel. Breton juge tout aussi sévèrement *L'Humanité*, qualifiée de « puérile, déclamatoire, inutilement crétinisante », un journal « illisible, tout à fait indigne du rôle d'éducation prolétarienne qu'il entend assumer¹⁴ ».

En 1925-1926, les surréalistes ne manifestent pas le désir d'adhérer au parti communiste. Ils se situent à « l'extrême gauche » et entendent « mener une action parallèle à celle du PC¹⁵ ». Ce qui ne les empêche pas, publiquement, de proclamer leur totale allégeance au parti : « Nous voulons la Révolution, partant nous voulons les moyens révolutionnaires. Or ces moyens, aujourd'hui de qui sont-ils le fait ? De l'Internationale communiste seule et, pour la France, du PCF¹⁶. » Les surréalistes ont conscience que les dirigeants communistes leur sont bien peu favorables et que la défense de leurs idées risquerait d'avoir de lourdes conséquences.

L'adhésion

Pourtant, quelques mois plus tard, en novembre 1926, Breton, désirant sans doute prouver sa bonne volonté, décide brusquement d'adhérer¹⁷. Ce

qui, sans adopter complètement le point de vue du parti, pouvaient appartenir à notre zone sympathisante » et non pas reposer sur un « groupuscule » (Bureau politique du 18 février 1926, Institut de recherches marxistes). À propos de l'ouvriérisme du parti et de ses conséquences sur les rapports avec les intellectuels, voir B. Pudal, *Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la FNSP, 1989, p. 133-137 et 206-208.

13. Propos de Lounatcharski, mars 1926, cité par Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable*, op. cit., p. 101-104. Si les surréalistes recueillent un intérêt prudent de la part de la Société panrusse pour les relations culturelles avec l'étranger (VOKS), ils s'attirent les foudres de la puissante Association panrusse des écrivains prolétariens (RAPP).

14. André Breton, *Légitime défense* (septembre 1926), dans *Œuvres complètes*, t. 2, éd. M. Bonnet, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1992, p. 282-296.

15. Procès-verbal de l'assemblée du 5 octobre 1925, dans Michel Leiris, *Journal*, op. cit., p. 111. À propos de l'Internationale communiste, ils déclarent : « En observer rigoureusement les mots d'ordre – ne pas la discréditer par aucune attaque –, exposer nos idées propres et, sur les points où elles peuvent différer des idées admises par l'IC, éviter dans la mesure du possible des critiques qui pourraient faire croire de notre part à du modérantisme. » *Ibid.*

16. *L'Humanité*, 8 novembre 1925.

17. Lors d'une réunion des surréalistes, le 26 novembre, Breton se prononce en faveur d'une adhésion « sans conditions », déclarant vouloir mener de front les deux activités, surréaliste et communiste, « quitte à être exclu du parti », exclusion qu'il fera « tout pour

désir ne provoque pas l'enthousiasme des communistes dont la méfiance n'a cessé de croître. Breton a relaté les difficultés rencontrées: les convocations à des heures très matinales, les différentes « commissions de contrôle » devant lesquelles il a dû, à plusieurs reprises, tenter de justifier l'activité surréaliste et donner des gages sur la loyauté de ses intentions¹⁸. Il est finalement admis en janvier 1927, en compagnie d'Aragon, de Paul Eluard et de Pierre Unik; ils rejoignent Benjamin Péret, membre du parti depuis 1926¹⁹. Breton est intégré à une cellule de gaziers²⁰. Il est chargé d'établir un rapport sur la situation italienne à partir de documents statistiques. En 1930, dans le *Second manifeste du surréalisme*, il avouera: « Je n'ai pas pu. » La correspondance de Georges Sadoul permet de mieux connaître la courte période militante de Breton²¹. Il juge les premières réunions très décevantes. À deux reprises, il est violemment pris à partie par un militant qui l'accuse de mener une action contre-révolutionnaire, de n'adhérer au parti que par ambition personnelle et de passer son temps en oisif et en noceur dans les cafés parisiens. Très découragé, il abandonne, dans les semaines qui suivent, toute activité au sein de sa cellule. Breton n'a donc pas été exclu du parti en 1933, comme on l'affirme souvent, mais il a renoncé à renouveler son adhésion en 1928.

Les déboires du militantisme n'ont pas infléchi la volonté des surréalistes de participer à l'élaboration de la ligne culturelle du parti. En mai, Breton, dans « Au grand jour », entend rassurer sur la non remise en cause de la ligne politique du parti et réaffirme que les surréalistes sont toujours à sa disposition dans leur domaine de compétence:

[...] nous entendons dire aussi qu'il est pénible que l'organisation du PC en France ne lui permette pas de nous utiliser dans une sphère où nous puissions nous rendre utiles et qu'il n'ait été pris d'autre décision à notre égard que de nous signaler un peu partout comme suspects. [...] nous attendons à regret de meilleurs jours, ceux durant lesquels il faudra bien que la Révolution reconnaisse les siens²².

éviter ». Il se déclare même prêt à désavouer *Légitime défense* et à renoncer aux manifestations publiques « dans la mesure où elles seront jugées contraires à la ligne communiste ». *Adhérer au parti communiste?*, Paris, Gallimard, « Archives du surréalisme », t. 4, 1992, p. 32-34.

18. André Breton, *Entretiens 1913-1962*, Paris, Gallimard, 1973, p. 130.

19. Cinq surréalistes seulement deviennent membres du parti. Les autres refusent l'adhésion: Michel Leiris craint « d'être rebuté par certaines besognes matérielles », quant à Prévert, il déclare: « je suis complètement incapable d'ouvrir un livre de Marx, cela m'émmerde » (*Adhérer au parti communiste?*, *op. cit.*, p. 56 et 111).

20. La « bolchévisation » du PCF se met en place de 1924 à 1927. Elle se traduit notamment par la mise en place de cellules d'entreprise auxquelles les adhérents non ouvriers sont rattachés.

21. Lettres de Georges Sadoul à André Thirion, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

22. André Breton, *Œuvres complètes*, t. 1, *op. cit.*, p. 928-942.

Parallèlement, l'offensive anti-Barbusse se poursuit dans *Clarté*, mécontentant à nouveau le Bureau politique. Au sein de celui-ci, l'opposition aux surréalistes est toujours aussi violente²³.

Le choix du communisme officiel

De 1927 à 1930, tandis que Staline triomphe à Moscou, bannissant les opposants, en France l'opposition trotskiste s'organise sous l'égide de personnes très proches des surréalistes, Pierre Naville et Marcel Fourier notamment. À plusieurs reprises, les surréalistes ont manifesté leur sympathie à Souvarine et à Trotsky²⁴. Pourtant, peu à peu, les liens avec leur anciens amis passés à l'opposition se relâchent. En 1930, dans le *Second manifeste du surréalisme*, Breton condamne Pierre Naville et refuse de soutenir les opposants malmenés en Russie: Panaït Istrati et Trotsky. Il refuse de prendre position dans les querelles qui déchirent le mouvement communiste:

[Le surréalisme] se défend et sans doute se défendra longtemps encore de choisir entre les deux courants très généraux qui roulent, à l'heure actuelle, les uns contre les autres des hommes qui, pour ne pas avoir la même conception tactique, ne s'en sont pas moins révélés de part et d'autre comme de francs révolutionnaires. [...] Rien de plus stérile, en définitive, que cette perpétuelle interrogation des morts. [...] peut-on trouver dans le testament de Lénine les éléments d'une condamnation de la politique présente de la III^e Internationale²⁵?

Loin de s'inquiéter de la répression qui s'abat sur les opposants en URSS, les surréalistes déclarent, dans le célèbre télégramme envoyé à Moscou en juillet 1930, que leur position se veut conforme aux directives de la III^e Internationale, ainsi qu'à celle des membres du Parti communiste français, et qu'ils mettent au service de la révolution les moyens qui sont plus particulièrement les leurs²⁶. Les surréalistes, à l'exception de Péret²⁷, choisissent

23. Marion déclare que les surréalistes « ne sont d'aucun intérêt pour le parti et même ils nous discréditent. [...] ces gens-là sont néfastes. Il faut leur donner un dernier avertissement ». Pour Marrane, ils « ridiculisent le parti » (Procès-verbal du Bureau politique du 31 mars 1927).

24. Souvarine est exclu du PCF en juillet 1924. Deux mois après son exclusion du parti, en janvier 1928, Trotsky est déporté en Asie centrale avant d'être banni hors des frontières de l'Union soviétique en janvier 1929. Pierre Naville et Marcel Fourier sont exclus du PCF en mai 1928. *Clarté* devient ouvertement trotskiste et se transforme en *La Lutte des classes*.

25. André Breton, *Œuvres complètes*, t. 1, *op. cit.*, p. 775-833.

26. *Tracts surréalistes*, t. 1, *op. cit.*, p. 153-154.

27. Benjamin Péret se distingue néanmoins de la ligne adoptée par ses amis. En 1929, il s'installe au Brésil où il rejoint une organisation d'influence trotskiste. En décembre 1931, il est expulsé en raison de ses activités politiques et rejoint alors les trotskistes français. Selon

ainsi de rompre avec leurs anciens amis passés à l'opposition et affirment publiquement leur fidélité à l'orthodoxie communiste.

Durant ces années, l'affrontement entre les surréalistes et Barbusse ne faiblit pas: attaques et invectives sont lancées dans leurs revues respectives. En 1928-1929, ils peuvent apprécier le changement de discours de *L'Humanité*: la parution de leurs ouvrages bénéficie d'articles favorables. La nouvelle stratégie du parti communiste, dite de «classe contre classe», adoptée en février 1928, signifie une rupture avec la social-démocratie. Or, dans le domaine culturel, Barbusse pâtit de son image de rassembleur d'intellectuels sympathisants. Mais la politique littéraire du quotidien communiste demeure bien peu cohérente: la ligne culturelle du parti oscille et hésite entre un soutien à Barbusse, la défense de la littérature prolétarienne et un intérêt, très minoritaire, pour l'avant-garde.

Le congrès de Kharkov

L'espoir d'aboutir à la reconnaissance du surréalisme comme art révolutionnaire et d'obtenir l'élimination du concurrent Barbusse se trouve soudainement renforcé par les échos qui parviennent du congrès de Kharkov. Pour les surréalistes, ce congrès est l'occasion d'aller défendre leur cause afin d'obtenir le soutien du régime soviétique. Aragon et Sadoul s'y rendent en novembre 1930 et assistent, avec la plus grande satisfaction, à la remise en cause de la ligne culturelle défendue par Henri Barbusse. Son manque d'enthousiasme en faveur de la littérature prolétarienne ainsi que ses sympathies pour les compagnons de route lui sont fermement reprochés²⁸. De Kharkov, Georges Sadoul envoie des lettres enthousiastes à son ami André Thirion: l'avenir s'annonce radieux pour les surréalistes, la revue *Monde* a été condamnée et les surréalistes pourront bientôt participer à une nouvelle organisation rassemblant les jeunes écrivains, organisation au sein de laquelle ils ne manqueront pas de jouer un rôle de premier plan²⁹.

En réalité, les positions des Soviétiques ne sont pas aussi favorables aux surréalistes: le surréalisme est jugé inacceptable, seul subsiste l'espoir de voir «la meilleure partie du groupe» passer «définitivement à l'idéologie prolétarienne, après avoir révisé les erreurs qui ont trouvé leur expression

Thirion, «le stalinisme du groupe le troublait un peu, mais Péret ne s'était jamais embarrassé de prosélytisme. Il était trotskyste, il le répétait mais signait avec tout le monde pour ne pas ennuyer Breton, en faisant les réserves d'usage» (André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, 1972, rééd. Le Pré aux clercs, 1988, p. 333).

28. «Résolution sur la revue *Monde*», *Littérature de la révolution mondiale*, décembre 1931, numéro spécial, p. 106-111. Cf. Jean Relinger, *Henri Barbusse, écrivain combattant*, Paris, PUF, 1994, p. 225-259; Philippe Baudorre, *Barbusse, le pourfendeur de la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1995.

29. Lettres de Georges Sadoul à André Thirion, 13 novembre et 5 décembre 1930.

dans le *Second manifeste du surréalisme*³⁰. La colère de Breton est à son comble lorsqu'il apprend que les deux surréalistes ont signé un texte qui se désolidarise du *Second manifeste*, qui condamne le freudisme et dans lequel ils prennent l'engagement de soumettre leur activité littéraire au contrôle du parti³¹.

Pendant plus d'un an s'engage alors un bras de fer entre Breton et les responsables de la politique culturelle communiste. Le poète affirme sa fidélité à la ligne politique du parti, tout en résistant aux pressions qui entendent l'obliger à renoncer au surréalisme. Quant à Aragon, qui subit une pression croissante de la part des communistes, il oscille entre les deux camps, donnant des gages tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

En décembre 1930, Aragon revient sur ses déclarations de Kharkov: il réaffirme toute l'importance de la psychanalyse freudienne et dément les accusations de trotskisme portées contre les surréalistes³². La pression communiste s'accroît: le 6 janvier, un article de *L'Humanité* déclare que le surréalisme apparaît comme « le témoignage irréfutable » de la décadence de la littérature bourgeoise et fait l'éloge de Barbusse³³. André Thirion, alors membre du parti, doit subir un rapport « injurieux » envers le surréalisme et se voit reprocher d'avoir collaboré sans autorisation à la revue³⁴. Quelques mois plus tard, en novembre, il est exclu³⁵. Aragon subit, lui

30. « Résolution sur les questions de la littérature en France », *Littérature de la révolution mondiale*, *op. cit.*, p. 104.

31. La « lettre d'autocritique » d'Aragon et Sadoul est rendue publique en mars 1932 dans *Paillasse!* Cf. *Tracts surréalistes*, t. 1, *op. cit.*, p. 185-186. Un texte publié par le secrétariat de l'Union internationale en février 1932 (cité par Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable*, *op. cit.*, p. 382) suggère que c'est au moment du congrès que les deux surréalistes signèrent leur « abjuration » et non deux semaines après, comme l'affirma Aragon à son retour (cf. *Le Surréalisme au service de la révolution* n° 3). Cette déclaration semble leur avoir permis d'éviter une trop violente condamnation du surréalisme lors du Congrès.

32. « Aux intellectuels révolutionnaires », dans *Tracts surréalistes*, t. 1, *op. cit.*, p. 186-188.

33. Thirion intervient auprès de Thorez afin d'obtenir une rectification. Ce dernier lui répond qu'il ne lit jamais la chronique des livres, qu'il ne sait pas qui a signé l'article et se refuse à faire figure d'arbitre littéraire. Lettre de Breton à Eluard, 9 janvier 1931, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

34. *Ibid.* Breton commente: « Et voilà où nous a menés l'absurde politique de ces derniers mois, l'interruption de la revue [*Le Surréalisme au service de la révolution (SASDLR)* a connu plus d'un an d'interruption, d'octobre 1930 à décembre 1931], le voyage en Russie, l'association [le projet d'association des écrivains révolutionnaires lancé par Breton et Thirion a été abandonné pour ne pas brusquer la direction communiste], l'exposition de La Bellevilloise, la sous-estimation perpétuelle du point de vue surréaliste, l'humilité, la sombre connerie. Voilà pourquoi on a jeté Freud, Trotsky et le reste aux ordures. »

35. En mai, il est convoqué par la commission centrale de contrôle du parti qui lui reproche sa collaboration au *SASDLR* ainsi que d'avoir, à la veille de leur départ pour Kharkov, délivré des cartes d'adhérents au parti à Aragon et Sadoul pour les années 1929 et 1930. Ces derniers n'avaient pas renouvelé leur adhésion depuis 1927. À leur retour, leur réintégration fut qualifiée d'irrégulière. Cf. André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, *op. cit.*, p. 284-288; sur son exclusion, voir p. 305.

aussi, l'ostracisme des dirigeants communistes (« pendant neuf mois, c'est-à-dire jusqu'en octobre 1931, j'ai été *pratiquement*, sinon officiellement, mis à la porte de *mon parti*³⁶ »). Et durant l'année 1931, la tension reste vive entre Breton et Aragon³⁷. De longues discussions au sein du groupe surréaliste ont lieu durant toute l'année, à propos des difficultés à concilier activités politiques et activités esthétiques. Avec Aragon, un compromis est établi: les surréalistes s'abstiennent de toute critique publique pouvant nuire à ses relations avec le parti³⁸ et Aragon lève toute ambiguïté à propos de sa collaboration au groupe en publiant, en décembre, un article dans *Le Surréalisme au service de la révolution*³⁹. Breton reste optimiste et persiste dans son objectif d'infléchir la ligne culturelle du parti: « Je tiens pour probable que, si nous insistions quelque peu, [...] nous pourrions aspirer à diriger ce qui est intellectuellement jeune et actif un peu partout. [...] Étant donné nos antécédents généraux, j'estime que nous pouvons revendiquer hautement la qualification d'écrivains révolutionnaires [...]»⁴⁰. Un optimisme très sérieusement battu en brèche quelques jours plus tard, lorsqu'il découvre un article dans *L'Humanité* du 12 janvier, accusant les surréalistes d'être à « l'extrême pointe de l'individualisme ». Le compromis avec Aragon est remis en cause. Breton lui écrit:

Je refuse pour ma part de subir plus longtemps sans me défendre des attaques de cette sorte [...]. Tu reconnaîtras que ces derniers mois je me suis abstenu de toute espèce d'acte public de nature à te gêner personnellement sur le plan où tu étais résolu à agir. [...] Je n'en suis pas moins persuadé que je ne dois à aucun prix me prêter, ne fût-ce que par la prolongation de mon silence, au sabotage et à la liquidation de tout ce que je persiste à tenir pour supérieurement honnête, pour révolutionnaire et pour *vrai*⁴¹.

36. Aragon, *Œuvres poétiques*, Livre Club Diderot, 1974, t. 5, p. 143-301.

37. Le 15 janvier, Breton déclare vouloir abandonner la direction de *Le Surréalisme au service de la révolution*. Le lendemain, une lettre collective lui demande de retirer sa démission et « d'envisager de poursuivre ce qui a toujours été l'activité surréaliste, même s'il faut pour cela mettre en demeure Aragon de renoncer à ses erreurs et même, s'il s'y refusait, se priver de lui en en publiant les raisons ». Bibliothèque nationale (Naf 25094).

38. Dans une lettre à Aragon du 22 octobre, Breton et Eluard évoquent ce compromis qui consiste en une « abstention de toute critique publique pouvant gêner ton entrée dans le parti, moyennant une collaboration nettement surréaliste de ta part. Il nous semble aujourd'hui nécessaire de définir cette collaboration. Tu sais que l'insuffisance de l'activité surréaliste l'année dernière a été fonction de la difficulté qu'éprouvaient plusieurs d'entre nous à se figurer ta position exacte et celle, d'après toi, du surréalisme à la suite des divers abandons et condamnations que tu as consentis. Il nous paraît impossible de ne pas te demander de préciser cette position dans le numéro 3 » (citée dans André Breton, *Œuvres complètes*, t. 2, *op. cit.*, p. 1294).

39. Aragon fait allusion aux pressions qu'il a subies: « J'ai été, cela est vrai, sollicité et résolu à m'écarter de vous. »

40. Intervention de Breton lors de la réunion du 6 janvier 1932 (BN, Naf 25094).

41. Lettre de Breton à Aragon, 15 janvier 1932 (BN, Naf 25094).

Aragon accepte de réagir en envoyant une lettre au journaliste de *L'Humanité*, protestant contre ces accusations⁴². Ce dernier lui répond, en jouant sur la division du mouvement: le surréalisme, tel qu'il est, est inacceptable, les surréalistes doivent donc y renoncer. Et il laisse entendre que certains sont sur le bon chemin⁴³.

Lorsqu'en janvier 1932, le projet de création d'une association des écrivains révolutionnaire⁴⁴ est annoncé par Jean Fréville dans *L'Humanité*, Breton manifeste aussitôt son désir d'y participer⁴⁵. Une lettre de Fréville à Jasienski dévoile la stratégie des communistes vis-à-vis des surréalistes. Fréville y déclare que l'adhésion qu'ont demandée les surréalistes sera soumise à des conditions précises: qualifiés d'«écrivains petits-bourgeois», «étrangers et hostiles au prolétariat», ils devront rompre avec «leur passé idéologique et littéraire»⁴⁶. Alors qu'Aragon est inculpé, le 16 janvier, par la justice française pour son poème *Front rouge*, les surréalistes publient un tract («L'affaire Aragon») dans lequel ils protestent contre cette inculpation et appellent de «toutes [leurs] forces à la préparation de la Révolution prolétarienne sous la conduite du Parti communiste (SFIC), d'une Révolution à l'image de l'admirable Révolution russe qui construit dès maintenant le socialisme sur un sixième du globe»⁴⁷.

Début février, un nouvel incident vient raviver la tension entre surréalistes et communistes: les quatre surréalistes alors membres du parti (Aragon, Maxime Alexandre, Georges Sadoul et Pierre Unik) sont sommés, par les membres d'une commission de contrôle, de se désolidariser d'un texte de Dalí, «Rêverie», jugé «pornographique»⁴⁸. Devant leur refus, la

42. Lettre d'Aragon à Jean Peyralbe, sans date (BN, Naf 25094).

43. «Ce qui nous paraît aujourd'hui essentiel, c'est qu'Aragon souligne que "l'évolution" de tous les surréalistes n'a pas encore atteint le même degré et que tous, non plus, ne sont pas également convaincus que l'issue à l'évolution surréaliste reste comme Aragon le déclare et le manifeste "la reconnaissance active de la lutte des classes sous la conduite du PCF".» J. Peyralbe, *L'Humanité*, 28 janvier 1932.

44. L'Association des écrivains et artistes révolutionnaires est fondée le 17 mars 1932.

45. Lettre de Breton à Fréville, 6 janvier 1932, publiée dans les pièces jointes à «Misère de la poésie» (mars 1932), dans *Tracts surréalistes*, op. cit., p. 466-467.

46. Lettre de Jean Fréville à Bruno Jasienski du 20 janvier 1932, citée par Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable*, op. cit., p. 458-459. Morel souligne que cette stratégie est approuvée par Moscou. La résolution sur la France qui paraît en russe en février dénonce les erreurs d'Aragon tout en appréciant son poème *Front rouge*, œuvre «révolutionnaire, orientée vers la défense de l'URSS», et déclare s'engager à le défendre «par tous les moyens contre la justice bourgeoise». Mais la résolution confirme également que la rupture est totale avec le reste du groupe. Le film de Buñuel et de Dalí *L'Âge d'or* n'est pas du tout apprécié. Les «éléments sains de ce groupe, s'il en existe, [...] doivent se désolidariser résolument d'avec le groupe et contribuer par tous les moyens à le démasquer définitivement» (*ibid.*, p. 420-421).

47. *Tracts surréalistes*, op. cit., p. 204-205.

48. Le 30 janvier, Pierre Unik adresse une lettre à Maurice Thorez dans laquelle il proteste contre les accusations de Servet, représentant de l'agit-prop, qui les a convoqués. Ils se sont entendu dire que le surréalisme était un mouvement de «dégénérescence bourgeoise» auquel on ne pouvait appartenir tout en étant membre du PCF. Unik tente de convaincre

menace de l'exclusion est brandie⁴⁹. Le 9 février, un article de *L'Humanité* proteste contre l'inculpation d'Aragon, mais dénonce « vigoureusement l'utilisation de cette affaire par le groupe surréaliste pour se faire de la réclame » et qualifie les surréalistes « d'intellectuels prétentieux ». En mars, Breton publie « Misère de la poésie ». À nouveau, il réaffirme sa fidélité à la ligne politique du parti, « ligne que j'approuve et qui ne saurait être pour moi que la seule juste ». Il souligne que les thèses de Kharkov, en dépit de certaines réticences, ont considéré le surréalisme comme « une force révolutionnaire en puissance ». Et il proteste contre le fait que les surréalistes soient tenus à l'écart de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.E.A.R.). Mais il s'indigne également de la réaction des communistes face au texte de Dalí⁵⁰. L'évocation de cet incident entraîne la rupture totale avec Aragon qui fait annoncer dans *L'Humanité* qu'il désapprouve dans sa totalité le contenu de la brochure de Breton. Aragon a choisi de rejoindre le camp communiste, au prix de l'abandon de ses activités surréalistes⁵¹.

Les rares documents concernant Aragon qui figurent dans les archives du Komintern à Moscou confirment les pressions exercées à l'encontre des surréalistes. Aragon, contacté dès 1931 pour mettre en œuvre en France les résolutions de Kharkov, refuse les conditions proposées⁵². Ce n'est que l'année suivante, en mars 1932, qu'il cède aux pressions des communistes. Il fait une déclaration écrite dans laquelle il accepte de travailler au sein de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.E.A.R.) et reconnaît ses erreurs passées. Et, le 19 juin, il signe une autocritique qui scelle

Thorez que les thèses surréalistes sont en accord avec la politique du parti (BN, Naf 25094). Dans les archives du Komintern, figure une déclaration signée par les quatre surréalistes et adressée au Bureau politique, qui relate également la rencontre (Archives du centre russe d'études et de conservation des documents en histoire contemporaine [CRCEDCH], Moscou, fonds 495, inventaire 270, dossier 72, consultées par N. Racine et citées dans « Aragon dans les archives Paris-Moscou, 1930-1936 », *Faites entrer l'infini*, Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, juin 1998, p. 8-12).

49. Selon Eluard, « on leur a dit qu'on les briserait ainsi que le surréalisme » (lettre à Gala, 6 février 1932, dans *Lettres à Gala*, éd. Pierre Dreyfus, préf. Jean-Claude Carrière, Paris, Gallimard, 1984, p. 158).

50. « [...] on tente d'exploiter misérablement contre nous le contenu manifeste de la très belle "Rêverie" de Dalí parue dans le n° 4 du *Surréalisme A.S.D.L.R.* "Vous ne cherchez qu'à compliquer les rapports si simples et si sains de l'homme et de la femme", nous dit une buse. » « Misère de la poésie » (mars 1932), dans *Tracts surréalistes*, *op. cit.*, p. 208-234. Dans ses *Entretiens* (*op. cit.*, p. 170), Breton déclare qu'Aragon s'opposa formellement à l'insertion de cette phrase, arguant que c'était un propos tenu à l'intérieur du parti, qui ne pouvait être rendu public, et lui affirma que sa parution rendrait inévitable la rupture.

51. Sur les raisons qui ont motivé ce choix, voir Carole Reynaud Paligot, *Parcours politique des surréalistes*, Paris, éditions du CNRS, 1995, p. 87-88. Sadoul, Alexandre et Unik suivent Aragon.

52. CRCEDCH, Moscou, fonds 517, inventaire 1, dossier 1224, cité par N. Racine, « Aragon dans les archives Paris-Moscou 1930-1936 », *op. cit.*

son admission définitive au sein du mouvement communiste: il y dénonce les « illusions » de sa période surréaliste et se rallie à une littérature de propagande au service du parti⁵³. Ces documents confirment également que l'objectif des communistes était d'arriver à l'éclatement du groupe surréaliste.

Les surréalistes au sein de l'A.E.A.R.

La bataille semble définitivement perdue quand un brusque tournant de la politique culturelle de l'Union soviétique, tout à coup plus favorable aux surréalistes, va leur permettre de croire à nouveau que tout est possible⁵⁴. En avril 1932, à Moscou, la puissante RAPP, qui défendait le développement de la littérature prolétarienne, est dissoute. En octobre-novembre, le premier plénum du comité d'organisation de l'Union des écrivains soviétiques défend une politique d'ouverture opposée au sectarisme de la RAPP⁵⁵.

En France, l'année suivante, Paul Vaillant-Couturier définit la nouvelle orientation de l'A.E.A.R.: organiser l'art et la littérature révolutionnaires déjà existants en France et encourager la littérature et l'art prolétariens qui sont en train de naître⁵⁶. Et les surréalistes sont brusquement invités à rejoindre l'association!

Admis au sein de l'A.E.A.R., les surréalistes semblent avoir trouvé la place et le rôle qu'ils recherchaient depuis 1925: la possibilité de participer à une organisation culturelle d'obédience communiste leur est enfin donnée. Néanmoins, leur correspondance laisse voir que leur tâche ne fut pas des plus faciles. Breton relate longuement à Eluard l'hostilité incessante à laquelle il doit faire face. Les séances sont houleuses: les controverses à propos de l'éternel ennemi-concurrent Henri Barbusse succèdent aux attaques

53. CRCEDCH, Moscou, fonds 541, inventaire 1, dossiers 96 et 6. Documents consultés et cités par Lily Marcou, *Elsa Triolet. Les Yeux et la Mémoire*, Paris, Plon, 1994, p. 130-133.

54. Breton évoque ainsi, en 1952, l'état d'esprit des surréalistes après la rupture avec Aragon: « [...] il ne faudrait pas croire que cette rupture [...] nous ait enlevé nos dernières illusions sur la compatibilité des aspirations surréalistes et des aspirations communistes, au sens doctrinal du terme, non plus que sur la possibilité d'un redressement politique et culturel du parti. Le grief fait à Aragon et à quelques autres était d'avoir capitulé avant même de combattre, de s'être ralliés (avec plus ou moins de repentirs) à la *ligne* officielle, au lieu d'essayer de la rectifier de l'intérieur des organisations, ce qui nous paraissait encore possible » (*Entretiens*, op. cit., p. 170).

55. Cf. Jean-Pierre A. Bernard, *Le Parti communiste et la question littéraire*, op. cit., p. 48-49.

56. Paul Vaillant-Couturier, « Qu'est-ce que l'A.E.A.R. », *Ceux qui ont choisi contre le fascisme en Allemagne, contre l'impérialisme français*, Paris, Éditions de l'A.E.A.R., 1933. Cf. Nicole Racine, « L' A.E.A.R. », *Le Mouvement social*, n° 54, janvier-mars 1966, p. 29-47.

contre les publications surréalistes ainsi qu'aux violents débats sur la littérature prolétarienne⁵⁷. Breton ne ménage pourtant pas sa peine, il est des plus actifs au sein des sections littéraire et philosophique de l'association. Il rédige un article en faveur d'un ouvrier d'origine polonaise, Olsanski, déchu de la nationalité française en raison de son activité syndicale; il met également sa plume « au service de Billancourt » en consacrant un article à l'explosion d'une chaudière aux usines Renault qui fit de nombreux morts et blessés⁵⁸. Cette nouvelle action militante ne va pas sans état d'âme: dans une lettre à Eluard, il juge son article médiocre et se plaint des coupures⁵⁹. Breton a conscience que sa marge de manœuvre est très étroite. Participer à l'élaboration de la ligne culturelle du parti, défendre et faire progresser ses idées au sein de l'A.E.A.R. alors que le contentieux entre surréalistes et communistes est déjà lourd, sont périlleux. Il sait qu'au moindre faux pas, l'exclusion l'attend. Cela suppose également d'assouplir considérablement les positions surréalistes. Sa participation à la création d'une revue de l'association illustre ainsi les concessions auxquelles le chef de file des surréalistes est confronté. Vaillant-Couturier impose à Breton la participation d'Henri Barbusse et de Romain Rolland tout en lui promettant de veiller à ce qu'elle ne soit pas trop gênante, ni trop fréquente. De plus, la littérature prolétarienne doit trouver une large place au sein de la revue. Devant ces concessions, Breton fait part à Eluard de ses hésitations: accepter de telles exigences, c'est se déjuger d'une manière radicale, renoncer au point de vue surréaliste et finalement suivre la voie tracée par Aragon; refuser, c'est sacrifier, au nom de considérations morales trop rigoureuses, les quelques moyens d'action révolutionnaires qu'ils ont si péniblement acquis et se priver pendant longtemps de toute action avec les organisations révolutionnaires⁶⁰. Breton décide d'accepter, suivant les conseils d'Eluard et de Crevet. Mais le projet n'aboutit pas, la revue de l'A.E.A.R., *Commune*, ne verra le jour qu'en juillet 1933, après l'exclusion des surréalistes de l'association⁶¹.

La participation de Breton au concours de littérature prolétarienne, en février 1933, illustre également ce glissement vers des positions qui, pour être acceptées par les communistes, sont nettement infléchies par

57. Lettres de Breton à Eluard, 29 janvier et 4 février 1933, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Henri Barbusse a retrouvé grâce aux yeux des dirigeants soviétiques et français depuis l'automne. Cf. Annie Burger-Roussennac, « 1932. L'année incertaine. Deux politiques communistes de rassemblement des intellectuels et de lutte contre la guerre: l'A.E.A.R. et le mouvement d'Amsterdam », *Communisme*, n°s 32-33-34, 1993, p. 129-140, et Philippe Baudorre, *Barbusse, le pourfendeur de la Grande Guerre*, *op. cit.*

58. Les 4 et 8 février 1933. Cf. André Breton, *Œuvres complètes*, t. 2, *op. cit.*, p. 525-527.

59. Lettre du 29 janvier 1933, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

60. *Ibid.*

61. Sur *Commune*, voir Wolfgang Klein, *Commune, revue pour la défense de la culture (1933-1939)*, Éditions du CNRS, 1988.

rapport aux années précédentes. Les surréalistes s'étaient montrés jusqu'alors des opposants farouches à une littérature prolétarienne, émanant de la classe ouvrière. En février 1933, Breton accepte pourtant de siéger, aux côtés de la direction de *L'Humanité*, dans le jury du concours de littérature prolétarienne organisé par le quotidien communiste! Ses positions sont alors beaucoup plus nuancées que celles de 1928. Il ne récuse plus la notion de littérature prolétarienne, s'efforce de donner des gages d'orthodoxie en se référant aux résolutions de Kharkov et à Lénine, tout en insistant sur les obstacles que rencontre le développement de la littérature prolétarienne et sur son caractère transitoire. Il propose également, afin d'aider à la formation intellectuelle des ouvriers, la réalisation, par la section littéraire de l'A.E.A.R., d'un manuel marxiste de littérature générale⁶².

Mais les nuances de son discours sont passées sous silence dans le compte rendu de la réunion qui paraît dans le quotidien communiste et aucun extrait de son discours n'est publié comme cela avait été convenu⁶³. La séance suivante de l'A.E.A.R. est houleuse. Breton menace à plusieurs reprises de quitter la réunion. Cet incident ne fait qu'accentuer sa colère et son découragement. Breton s'indigne de voir que les positions des surréalistes ne sont jamais publiées dans le journal qui préfère faire appel aux collaborations d'Ehrenbourg, de Gide et de Jean-Richard Bloch... Il s'abstient alors de participer aux réunions et écrit à Eluard qu'il n'y a plus rien à faire, que les trois mois d'efforts ont été vains et qu'il croit de plus en plus « à la nécessité d'une rupture brillante avec ces cocos et de la reprise de l'activité surréaliste la plus intransigeante⁶⁴ ». En mai, la publication, dans la revue surréaliste *Le Surréalisme au service de la révolution*, d'une lettre de Ferdinand Alquié, critique envers l'URSS, provoque la rupture. Paul Vaillant-Couturier demande à Breton de s'en désolidariser. Son silence lui vaut d'être exclu de l'A.E.A.R. le 1^{er} juillet. Les surréalistes, à l'exception de Crevel, démissionnent.

62. André Breton, « À propos du concours de littérature prolétarienne organisé par *L'Humanité* », dans *Œuvres complètes*, t. 2, *op. cit.*, p. 332-340.

63. *L'Humanité*, 27 février 1933. Breton écrit à Eluard : « Inutile de te dire que le compte rendu que *L'Humanité* a publié de ma conférence est aussi révoltant que possible. C'est sans doute le charmant M. Fréville qui est responsable. On devait publier de larges extraits de mon exposé, mais, réflexion faite, on a préféré naturellement donner la parole à Ehrenbourg. » Lettre du 2 mars 1933, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

64. Lettre du 11 mars 1933, publiée dans *Œuvres complètes*, t. 2, *op. cit.*, p. 1493. Le 21 mars, Eluard participe au grand meeting de l'A.E.A.R. « Contre le fascisme en Allemagne », où son intervention est peu appréciée par les organisateurs. En avril, la participation des surréalistes à l'A.E.A.R. prend fin. (Cf. Paul Eluard, *Lettres à Gala 1924-1948*, *op. cit.*, p. 210.) En juin, les surréalistes adhèrent au Congrès international contre la guerre organisé par Barbusse. Mais ils entendent se démarquer du « mysticisme humanitaire » de ce dernier et affirment : « Si vous voulez la paix, préparez la guerre civile. » Barbusse est, à nouveau, l'objet de violentes attaques (*Tracts surréalistes*, *op. cit.*, p. 240-245).

Ultime tentative: le Congrès international des écrivains

Pourtant l'exclusion de Breton de l'A.E.A.R. ne signifie pas l'abandon total du projet surréaliste de participer à l'élaboration de la ligne officielle du parti. En 1935, les surréalistes lancent une ultime tentative lors du Congrès international des écrivains patronné par l'A.E.A.R. C'est à nouveau du côté de Moscou que les surréalistes placent leur espoir. Breton voit en effet, dans le discours de Boukharine lors du Congrès des écrivains soviétiques à Moscou en août 1934, une approbation des thèses qu'il a toujours défendues:

Me serait-il permis de faire remarquer que ces thèses [surréalistes ...] sont, *avant même qu'elle ne soit tracée, dans la ligne* définie en 1935 pour celle de la poésie et de l'art par le premier congrès des écrivains soviétiques? Me serait-il permis de prétendre que, seul avec mes amis surréalistes, à cette époque je ne me suis pas trompé⁶⁵?

En fait, si Breton a bien compris qu'il s'agit d'un abandon de la littérature prolétarienne, défendue cinq ans plus tôt à Kharkov, il se prononce un peu vite sur la nouvelle orientation de la ligne culturelle soviétique: loin de constituer un rapprochement avec la démarche surréaliste, c'est la théorie du « réalisme socialiste » qui se met en place. La participation des surréalistes au congrès est difficilement obtenue: un seul représentant surréaliste est autorisé à parler dans une salle annexe⁶⁶. Mais, quelques jours avant le congrès, Breton rencontre Ehrenbourg près de la Closerie des Lilas. Ce dernier, dans son livre *Vu par un écrivain de l'URSS*, avait violemment attaqué les surréalistes, leur reprochant, entre autres, de refuser de travailler et de s'adonner à l'étude de la « pédérastie et du rêve ». Breton profite de la rencontre fortuite pour lui administrer une paire de gifles. Les organisateurs du congrès décident alors de lui retirer la parole, et seul le suicide de Crevel, dans la nuit du 18 au 19 juin, permet à Eluard de lire le discours de Breton à une heure tardive, le 25 juin, devant une salle vide. Le texte de Breton est révélateur: manifestant ses inquiétudes face au pacte d'assistance mutuelle franco-soviétique signé le 2 mai par Laval et Staline, il déclare que ce pacte « s'impose dans la période actuelle aux dirigeants soviétiques comme une nécessité, comme une *dure* nécessité », comme la NEP le fut dans les années vingt, et ses inquiétudes portent essentiellement sur la France « ultra-impérialiste », « armée jusqu'aux dents », « encore toute stupide d'avoir couvé le monstre hitlérien ». En réalité, ce qui préoccupe le plus Breton, c'est le rapprochement culturel des deux pays qui risque d'entraîner une offensive de la culture bourgeoise en pays communiste: « Sur le plan intellectuel, si l'on peut dire, attendons-nous à ce que les services de propagande du Quai

65. André Breton, « Position politique de l'art aujourd'hui », conférence prononcée à Prague en avril 1935, dans *Œuvres complètes*, t. 2, *op. cit.*, p. 431.

66. Aragon raconte les difficiles négociations au sujet de la participation des surréalistes au congrès dans *Œuvres poétiques*, *op. cit.*, t. 4, p. 294-296.

d'Orsay en profitent pour déverser sur l'URSS le flot d'insanités et de canailleries que la France tient à disposition des autres peuples [...]. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous verrons tout cela aller rejoindre les œuvres complètes de Maupassant, les pièces de Scribe, de Claudel et de Louis Verneuil qui avaient déjà pu s'introduire là-bas impunément⁶⁷. »

Cet épisode constitue la dernière tentative d'action des surréalistes auprès des organisations culturelles communistes. Deux mois plus tard, en août, les surréalistes font part publiquement de leur rupture avec les partis communistes français et soviétique. Dans la déclaration collective *Du temps que les surréalistes avaient raison*, ils dénoncent le culte de la personnalité, la réhabilitation de valeurs bourgeoises en URSS, la glorification de la patrie, de la famille, du travail. Constatant que le régime soviétique « tourne à la négation même de ce qu'il devrait être et de ce qu'il a été », ils déclarent : « Ce régime, ce chef, nous ne pouvons que leur signifier formellement notre défiance⁶⁸. » À grand renfort de citations de Marx, Engels et Lénine, ils réaffirment leur attachement au matérialisme historique et défendent le droit de critiquer les positions politiques et culturelles du parti. Dès l'année suivante, les surréalistes s'engagent résolument et énergiquement contre la dérive totalitaire du régime soviétique, notamment en prenant part à la campagne de dénonciation des procès de Moscou.

Ces dix années de conflit avec le PCF ont un côté pathétique : subissant les foudres des dirigeants communistes, les surréalistes ont tenté de résister et lutté, avec ténacité, pour préserver le droit à la liberté intellectuelle. Mais ce qui peut apparaître comme un terrible et naïf entêtement a été motivé par une ambition inébranlable : participer à l'élaboration de la ligne culturelle du parti et l'orienter dans un sens conforme à leurs idées. Subissant, mais aussi profitant des hésitations et des changements d'orientation de la politique culturelle soviétique, les surréalistes ont cherché à obtenir la reconnaissance du surréalisme comme art révolutionnaire. En vain : leur discipline, leurs déclarations rassurantes, leur soumission à l'orthodoxie politique ne sont jamais parvenus à enrayer la suspicion dans laquelle ils ont toujours été tenus par le parti. Leur avant-gardisme a été peu prisé, à Paris comme à Moscou, et les dirigeants communistes lui ont préféré soit la politique d'ouverture aux compagnons de route, soit le développement de la littérature prolétarienne, avant d'adopter la théorie du réalisme socialiste. Cette ambition et ces tentatives d'action n'ont été possible qu'au prix de compromis : compromis littéraire, comme le montre les positions de Breton en 1933, mais aussi compromis politique.

Certes, il est difficile, par manque de sources, de suivre pas à pas leur progressive perception du caractère totalitaire du régime soviétique au début des années trente. Certains éléments permettent tout de même de montrer que

67. André Breton, *Œuvres complètes*, t. 2, *op. cit.*, p. 451-457.

68. *Tracts surréalistes*, t. 1, *op. cit.*, p. 274-281.

les surréalistes ont décidé de taire leurs premières inquiétudes, de fermer les yeux sur les débuts du stalinisme, et de proclamer publiquement leur accord avec la ligne politique du parti, afin de pouvoir poursuivre leur combat culturel. Alors que leurs positions éthiques les rapprochaient des transfuges de l'extrême gauche libertaire ou de leurs anciens amis devenus trotskistes, ils ont opté pour l'orthodoxie communiste. Jusqu'en 1935, nul émoi public face au caractère totalitaire que prend le régime communiste en URSS, aucune protestation face à la répression qui s'abat sur les opposants au régime, et notamment Trotsky qu'ils tenaient pourtant en haute estime⁶⁹.

Selon André Thirion, les premiers doutes seraient apparus au tout début des années trente. Ainsi, le procès du « parti des industriels » fit, selon lui, naître chez Breton et lui-même une inquiétude. Publiquement pourtant, sous l'influence d'Aragon et de Sadoul, ils préférèrent condamner les saboteurs, réalisant ainsi « un acte d'allégeance au régime soviétique ». « Nous le fîmes tous, raconte Thirion, avec plus ou moins de restrictions mentales⁷⁰. » Si, publiquement, aucune critique n'est émise, un document interne au groupe, daté de 1934, montre que Breton était pourtant très critique vis-à-vis de la politique de l'Internationale communiste en Allemagne:

Le triomphe du fascisme en Allemagne, dans les conditions où il s'est opéré, suffirait aujourd'hui à me faire incriminer cette politique, qui depuis dix ans n'a cessé de mener les mouvements révolutionnaires à l'échec et tente de plus en plus lamentablement de donner le change par de ridicules proclamations optimistes et un trucage éhonté des faits (cf. thèses de XIII^e plénum de l'Exécutif et discours de Staline au XVII^e congrès). Trahison de la social-démocratie? Sans doute, mais aussi abdication de la III^e Internationale dans des circonstances historiques décisives⁷¹.

Il faut attendre 1935, et leur échec définitif à infléchir la ligne culturelle du parti dans un sens qui leur soit favorable, pour que la dénonciation du stalinisme soit affirmée publiquement. Attitude que l'on peut confronter à la tâche qu'ils s'étaient donnée en 1927, « juger sans lacune et sans faiblesse de tout ce qui touche, de près ou de loin, la vérité morale que notre parti est seul à défendre au monde et qu'il imposera⁷² ».

Carole Reynaud Paligot
Université de Franche-Comté

69. Certes, en 1934, dans *Planète sans visa*, les surréalistes s'inquiètent du sort réservé à Trotsky. Ce n'est pourtant pas le sort que lui ont réservé les dirigeants soviétiques qui les inquiète (il est passé sous silence), mais celui que lui réserve le gouvernement français en lui refusant l'hospitalité de la France. Cf. *Tracts surréalistes*, t. 1, *op. cit.*, p. 268-269.

70. Lettre d'André Thirion à José Pierre, du 29 mai 1978, citée dans *Tracts surréalistes*, t. 1, *op. cit.*, p. 444.

71. Document provenant des archives de Breton, cité dans *Œuvres complètes*, t. 2, *op. cit.*, p. 579-581.

72. « Au grand jour », mai 1927, *Tracts surréalistes*, t. 1, *op. cit.*, p. 76.